

1896 - L'âge du départ

Les yeux encore fermés, se creuse devant elle l'appréhension d'un changement radical. En position fœtale, elle tente de contenir la chaleur avant d'abandonner ses couvertures. Après une nuit d'un sommeil venu sur le tard, elle tente de graver en elle ce qu'elle va perdre, pour en préserver le souvenir, mais ses pensées se heurtent aux bruits de la cuisine en dessous de sa chambre. Sa mère déplace les plaques en fonte du fourneau avec son pique-feu, le recharge de quelques bûches. Soumise au sablier du temps et de la destinée, Adélaïde en compte les grains à la mesure des bruits familiers. Chacun rapproche l'échéance. Dans son dernier rêve, évoluant dans une prairie en forte pente, elle longeait la base de la haute falaise qui surplombe les prés d'en haut. Dans une faille de cette muraille imposante se dresse un pilier que l'érosion a isolé en cheminée de fée. Combien de temps avant que sa coiffe défaille et qu'elle s'abandonne à l'effondrement ?

Si l'incertitude lui pèse ce matin, ce n'est pas celle du point d'équilibre d'un agrégat de roches. Elle va quitter la ferme sans qu'on lui ait demandé son avis. À ce chemin tracé de longue date, il ne manquait plus que ses seize ans pour que la porte s'ouvrît devant elle. Quand sa mère évoquait cet avenir, ce n'était jamais une hypothèse ; ici, seuls les aléas du ciel osent bousculer les travaux des champs. Le reste est de l'ordre de l'éternité, celle de l'attachement à la

terre qui ignore les rêves d'une jeune fille. La ferme avec ses hommes, ses bêtes et le tissage de sa mère dans le fond de la pièce sont juste suffisants pour vivre. Alors, avant le mariage, avant même une dot, quelques années à l'atelier se compteront en subsides. Elle va rejoindre les autres jeunes filles des alentours dans une des usines de Val-morge. Habitée à la discipline, l'ouvrage ne lui fait pas peur. Le travail et l'hébergement à l'usine sous le contrôle des religieuses l'éloigneront de la tentation des garçons ; elle aura le temps, plus tard.

Ces histoires de garçon. Les partager avec sa mère ? Avec qui d'autre ? Le sujet n'existe pas. Féminité indéfinie, en creux par rapport aux hommes qui ne s'empêchent guère de limites. Les garçons ont naturellement de mauvaises intentions et peuvent porter atteinte à l'honneur d'une fille. À voir en érection les taureaux ou étalons montés sur le dos de leurs femelles, les enfants ne restent pas ignorants de la reproduction des mammifères. Mais parler de sexualité, en évoquer la pratique entre un homme et une femme relevait de l'indécence. Même la division des cours d'école voudrait interdire le partage des connaissances entre filles et garçons ; si la grille ne suffit pas, la Troisième République n'a pas vingt ans et la fêrule de l'Église influence encore le discours des maîtres d'école. Que sa mère maintienne une ombre sur cette anatomie qu'elles ont en commun, qu'elle n'ait jamais évoqué la présence de sa fille dans son ventre comme un heureux présage a rogné son identité de future femme. Les mots du féminisme auraient pu en combler les manques, mais on ne les a jamais prononcés devant elle. Sensations ou questions se heurtaient aux écrans invisibles de la honte et le péché.

Ses modestes effets préparés dès la veille, elle descend aussitôt. Au pied de l'escalier, une première pièce dans la

pénombre où trône le métier à bras qui jadis tissait le chanvre. La soie en a pris la place, la mécanique rythme toujours les gestes immuables de ses serviteurs. Le quotidien se débobine et se tisse dans une routine rudimentaire qui ne lui apprend rien, où l'inconnu se borne parfois à la rupture d'une pièce accompagnée d'un bruit sec. Sa connaissance de la terre, même vue de sa lorgnette d'héritière déchuée, l'a nourrie de patience et d'incertitudes. Si elle se lève aujourd'hui, c'est pour déborder ces champs familiers et laisser la place à ses frères. Dans la cuisine, la table. Dessus, les produits de la ferme pour un petit-déjeuner ; sous l'éclairage d'une lampe à pétrole, la banalité des éléments prend une teinte particulière, marque de souvenir et déjà de nostalgie. La chaleur et l'odeur du fourneau à bois mélangée à celle du café l'accueillent avec plus d'affection que sa mère. Sans élan de tendresse, c'est aux gestes les plus utilitaires de dispenser leur part de réconfort, tel qu'un corps les perçoit sans être touché.

Éloignement, séparation, rupture ? La mère en est plus soulagée que peinée, leur relation n'était pas si forte qu'elle puisse être rompue ou altérée. Elle n'aura pas à surveiller sa fille dont l'ardeur au travail, seul héritage, la fera apprécier à l'usine, qualité dont elle est fière ; elle pourra même, à l'occasion, s'épancher d'un sentiment de sacrifice. On l'aurait bien gardée, mais on n'avait pas le choix. Encore bien heureux qu'ils la prennent avec cette crise qui n'en finit pas et des salaires qui baissent. Et qu'elles partent travailler en ville, c'est le risque de ne pas les voir revenir. Eux, les fils qui restent, peineront à trouver une femme.

Le regret qu'elle emporte n'est pas celui des relations avec sa mère ou son père, mais celui de leur maison dont elle a conscience du caractère pourtant fruste et modeste. Elle cristallise en cet instant les fragments de son enfance, son attachement au pays et à la vie rurale, quelle que soit leur rudesse. C'est le début de l'hiver ; la vie à la ferme n'y

est pas douce. On est le plus souvent enfermé. Même à cette altitude, au-dessus du col, la neige encombre souvent les alentours et parfois les esprits. Les autres saisons sont plus riches pour la nourrir de sensations et l'ancrent à ce bout de terre dont elle sera forcément séparée.

Monolithe patriarcal, la table dressée s'érige en lieu du rassemblement, pivot immobile des face-à-face. Quand le chœur de l'église est orienté à l'est, ici, le père préside. Manger à sa faim, cela suffit. La mastication, comme la rumination à l'étable, donne l'inébranlable cadence, sans jamais perturber le seul invité qu'est le silence. Continu, il laisse chacun dans son monde, insensible aux brèves incises à portée pratique ; le repas lui-même, les tâches de la maisonnée ou de la ferme. Le vocabulaire en est le reflet économe, à la mesure des contingences, dispensé d'inutiles nuances. Craquements du feu et heurts des couverts. Et les silences, ceux que l'on compte, creusent l'absence à défaut d'un geste, d'un mot ou d'une aspérité de langage qui constituerait une échappatoire à la gêne de la tablée. Ce n'est pas la gêne de taire, mais celle de n'avoir rien à dire, moins lourde, moins insupportable — tant qu'on n'en est pas sorti.

C'est elle qui s'en va, on ne la pousse pas dehors, elle en particulier, mais ses racines se délient. Elle admet avec peine que ses parents sont contraints par la fatalité, ou pire, complices. On lui a appris la persévérance, l'oubli de soi, le travail, valeurs qui pouvaient s'appliquer au bénéfice d'une enfant qui — allez savoir pourquoi — souhaitait rester au sein du foyer. La soumission n'est pas une vertu affichée, mais transmise de génération en génération, elle en est devenue transparente. Elle pouvait au moins être satisfaite que la loi eût repoussé de deux ans l'échéance de ce déracinement à une époque où les enfants gagnaient encore l'usine dès l'âge de quatorze ans. Les frères prendraient la suite du père. Sa vocation à elle, c'était de partir, de quitter

le foyer. Peut-être de rencontrer un autre paysan et de s'accrocher à une nouvelle famille, risquant de tomber sur une belle-mère revancharde ou une douairière autoritaire et protectrice d'un fils amouraché d'une future bru, évidemment dépensière. Mais à l'usine, il y a de jeunes hommes, gareurs, contremaitres, surveillants, détachés du travail de la terre. Beaucoup sont comme elles, soucieux de constituer un pécule — pas une dot —, mais de quoi monter sa propre affaire.

Elle quitte la maison, sans appel, y reviendra tous les dimanches, cinquante heures de travail accomplies. L'incertitude, c'est la réalité de la vie en atelier. Sans effusions, sa mère l'accompagne au bord du chemin. À l'entendre tous les lundis, elles connaissent l'heure du passage de la galère. Au moment de se séparer, elles s'embrassent à peine ; pas de mot, pas de viatique d'affection qu'elle emporterait. Au moins, on s'épargne la moindre larme. Son père était déjà à l'étable lorsqu'elle s'est levée et, prise dans son élan, elle n'a pas fait le détour pour le saluer, par peur du même vide. Le chien, d'instinct alerté d'un départ, vient se frotter contre elle. Son grognement sourd prend soudain texture humaine. Adélaïde grimpe sur l'un des deux bancs placés dos à dos sur toute la longueur de la remorque.

Deux chevaux suffisent à tirer l'attelage couvert d'une bâche censée abriter la quinzaine de passagères qui se resserrent les unes contre les autres, réflexe pour se protéger des courants d'air et du froid complices de l'aube. L'ombre de la bâche n'estompe guère le visage de ses futures camarades d'atelier et Adélaïde en reconnaît certaines, sans surprise. Pour d'autres, c'en est une ; leurs familles sont-elles moins aisées que leur semblance ne le faisait croire ? Par chance, elle s'assied à côté d'une amie. Elles comptaient se retrouver, s'étaient promis de se soutenir. Dans ce qui est déjà un nouvel univers, elles ne cèdent pas au babillage adolescent ni aux minauderies qui n'auront plus cours. Une

relation empreinte de gravité s'établit entre elles ; en un instant, elles ont muri de plusieurs années. Que restera-t-il de leur légèreté ? Blotties l'une contre l'autre, le froid n'est plus en cause, leur rapprochement est celui du cœur, les mots ont raison parfois d'être inutiles.

À la quincaillerie du mail sont vendues les premières cartes postales, déjà illustrées de bâtiments industriels, témoins de leur poids économique et de leur indélébile trace dans le paysage —, des décennies après leur fermeture, ils seront toujours là, hantés d'abord par les souvenirs, puis, trop couteux à démolir, se déferont de leur âme et du respect qui leur était porté, abandonnés à la décrépitude. Ce qu'Adélaïde va découvrir au fil des mois, elle en a déjà retenu des évocations, des critiques et des craintes. Les femmes en parlent, les hommes aussi, plus rarement. Ceux-ci sont plus libres et enfermés dans leur technicité. De leur monde, les femmes ne sont pas. Fiers de leur supériorité, de leurs prérogatives, ils s'accrochent à leurs meilleurs salaires. Elles, payées à la tâche, dépendent de leur bon vouloir à réparer ou régler leur métier à tisser. Cette distance-là s'entretient aussi à l'extérieur, préservant les secrets d'initiés.

Quand la galère se décharge de son contingent de jeunes filles, c'est une religieuse qui l'accueille et le conduit au dortoir. Les balluchons garnis de quelques objets personnels et d'un peu de linge sont glissés sous les lits à armature métallique. Pas de table de chevet. Pour se retrouver dans l'immense dortoir, chaque lit, parmi une soixantaine, arbore un médaillon numéroté. Le hasard et un peu de volonté permettent aux deux amies d'occuper deux couchages voisins. Des têtes de lit, les barreaux ne feront pas obstacle aux confidences chuchotées dans la pénombre. Les premières règles de vie sont énoncées par la religieuse.

Signe de croix en passant à côté du crucifix, dès l'entrée au dortoir. À l'autre extrémité, ce sont les sanitaires. Encore le silence, gardien d'échanges incontrôlés.

La sœur conduit les recrues auprès d'un contremaître qui les répartit dans les ateliers. Adélaïde connaît les rudiments du métier, découverts avec sa mère et parfois dans d'autres fermes. Elle a longé les usines au fond de la vallée à l'occasion de ses déplacements au bourg et a perçu un bruit de fond constant, mais ni l'ampleur ni les cadences du travail. Un atelier, c'est une dizaine de métiers. Plusieurs ouvrières pour chacun d'eux. Un million de chocs de navettes dans la journée. Assourdissant. À l'année, des centaines de femmes sont recrutées et aussi des paysannes l'hiver quand les champs ne les retiennent plus et que les torrents alimentent à nouveau les roues hydrauliques des usines.

Sa vie sera de travailler ici. Elle ne s'en effraie pas ; c'est la seule certitude qu'elle a reçue. Mais elle ne peut, comme certaines, s'en réjouir.